

Je me suis fait ça ce midi, je suis pizzaiolo. J'ai mal, c'est gênant, d'autant plus que je travaille ce soir, alors, je me suis dit qu'un bain de mer...

— Vous permettez, lui demanda Luc sans attendre sa réponse. Il avait saisi la main blessée dans les siennes et accomplissait sa manœuvre de coupeur de feu.

Laurence qui s'était approchée, rassura le jeune homme un peu interdit.

— N'ayez pas peur ! C'est bizarre, mais vous allez voir, ce soir vous penserez à nous ! Surtout à mon mari, ajouta-t-elle sans sourciller. Ça va vraiment vous aider !

— Voilà ! lâcha Luc, lui rendant sa main. Et merci pour la serviette, c'était sympa !

— Merci encore ! dit Laurence, lui restituant son bien.

Ils laissèrent le gentil inconnu seul avec sa perplexité et regagnèrent leur véhicule, garé pas très loin. Avant qu'ils ne s'engouffrent dans la voiture :

— Eh ! Monsieur ! J'ai presque plus mal ! C'est de la magie votre truc ?

L'homme à la serviette les avait rattrapés. Il se tenait en haut de l'escalier à dix mètres d'eux.

— Oui et non ! cria Luc pour se faire entendre malgré le bruit de la circulation. Si vous avez à nouveau ce genre de problème ou un de vos amis, venez me voir place Garibaldi à côté du Mercure au 14, Luc Nielsen c'est moi ! Le plus tôt possible après la brûlure ! C'est gratuit ! Allez ciao !

Il démarra en souriant. Loin derrière, l'homme agitait sa main guérie, dans un au revoir reconnaissant.

— Laurence chérie, qu'est-ce que c'est que cette histoire de mari ?

Elle rit, franchement gênée et expliqua :

— Je lui ai dit ça pour faire sérieux, pour le rassurer, quoi ! Tu as vu comme il était inquiet ?

— Tu avais peut-être peur qu'il te prenne pour ma fille, ajouta-t-il perfidement.

– Oh que tu es bête et méchant ! s’insurgea-t-elle. J’ai quand même pas l’air d’avoir seize ans ! Et toi, tu n’as même pas dix ans de plus que moi !

Elle resta un peu fâchée et silencieuse quelques secondes.

– J’ai dit ça pour le rassurer... mais pas seulement. Depuis que je te connais, je n’en imagine pas d’autre que toi.

– D’autre quoi ? faisant mine de ne pas comprendre.

– Mari ! riposta-t-elle. Enfin... d’autre homme dans ma vie, quoi !

– Ah ! Je préfère ça.

Il l’observa du coin de l’œil, la sentit désemparée et trouva rapidement à se garer, à proximité du port. Il la saisit doucement par les épaules, lui adressant un sourire qu’elle aimait tant :

– Écoute – sa voix était chaude et suave comme jamais –, moi aussi aujourd’hui, je ne veux pas vivre ma vie sans toi, je suis amoureux de toi, Laurence, éperdument ! Quant au mariage, je n’ai rien contre, mais c’est un peu tôt pour y penser, non ? Que notre amour ne cesse jamais, c’est tout ce que je souhaite et en plus je suis sûr que notre rencontre est déjà bénie des dieux. On se connaît depuis quelques jours seulement, tu sais. Mais, au-delà de tout ça, je sens que notre union est magique. Alors, quand le moment sera venu... que tout s’accomplisse !

– Maintenant, je suis toute bête, toute timide, mais heureuse ! cria-t-elle dans la voiture.

Ils redémarrèrent et rejoignirent l’avenue de la République via la place Garibaldi. La circulation à cette heure était dense, sans compter l’inconvénient des stationnements sauvages en double file. Il se gara à son emplacement réservé, dans la cour de l’immeuble.

– Ça t’ennuie si je te laisse monter pendant que je file voir mon remplaçant ?

– Mais non ! Donne-moi tes clefs et ton sac.

– C’est pas trop lourd avec le tien ?

– Tu veux rire ? Tu sais le poids des équipements photo ?

– Mets ton linge dans le panier dans la salle de bains. Si la femme

de ménage arrive avant que je ne sois rentré, elle emportera le tout, elle a l'habitude et habite à côté.

– Elle ne me connaît pas ! Je lui dis que je suis qui ?

– Bah ! C'est vrai ça ! Tu as le choix entre ma petite sœur ou ma femme !

– Mais elle sait que tu n'as ni l'une ni l'autre !

– Alors, improvise ! termina-t-il en riant.

Il se hâta vers son lieu de travail proche. Sur le balcon, Sophocle miaulait, ayant vraisemblablement reconnu les visiteurs.

– Attends, j'arrive, Sophocle ! lui lança la jeune femme.

Il lui répondit en miaulant derechef, se frottant contre la balustrade.

Luc consacra un peu plus d'une demi-heure à son remplaçant. Ils firent le point sur les cas les plus délicats, notamment un zona, quelques ajustements en matière de phytothérapie. Il fut convenu qu'il reprendrait ses activités le lendemain après-midi, d'autant plus qu'il fallait prévoir un domicile après les consultations.

Sur le chemin du retour, il passa par le café de Turin pour commander un plateau de fruits de mer pour deux. L'écailler le livrerait à vingt heures, citrons compris. Il termina son parcours par le *Nice-Eco* d'à côté, vins, fromage, pain et quelques bricoles.

Laurence lui ouvrit la porte, le chat vint le saluer à sa manière. Luc embrassa l'une, caressa l'autre et déposa ses achats dans la cuisine.

– Je l'ai vue, Madame Mireille, elle a emporté le sac à linge. Elle est marrante. Elle est gentille. Quel âge elle a ?

– Pas toute jeune. Environ soixante-dix ! Et adorable !

– En tout cas, elle t'aime bien et quel punch ! Et bavarde !

– Eh ben, ça a dû être du joli !

– On a bu l'apéritif et elle m'a même fait des compliments !

– J'imagine qu'elle a pris un pastis ?

– Ouïïï ! Elle avait apporté aussi une belle part de pissaladière maison. On l'a mangée.

– Tiens au fait, tu aimes les huîtres et les fruits de mer ?

– Ah oui !

Laurence et Luc ne faisaient plus qu'un, sans un mot, sans un geste, ils partageaient tout en même temps et de la même manière : l'écoute, l'étonnement, les sourires, les doutes, le désir, la peur de ce qu'ils ignoraient, l'amour. Jamais sans doute n'avaient-ils été aussi proches, soudés, alliés, complets. Tous, autour, en avaient conscience, sans savoir, sans comprendre. Ils se sentaient en présence du sacré, de l'absolu, ne pouvant s'attarder ou s'attendrir longtemps devant ces amoureux. C'était plus que ça, comme le soleil qu'on a du mal à regarder en face... Là, dans cet abri au milieu des montagnes du Mercantour, sur la terre battue, aussi extraordinaire que le Christ Roi né dans la paille d'une étable.

La nuit avait pris possession du jour depuis un bon moment. Pietro entraîna ses compagnons dehors, y compris Émile. Personne ne s'était donné le mot, pas de préméditation, juste une évidence que chacun partageait. En passant devant le couple qui n'avait pas bougé, il fit un geste de la main qui signifiait « Vous, restez », ponctué d'un clin d'œil. Roman leur adressa aussi un regard qui voulait dire « Profitez de notre absence. »

— Je vais leur montrer les étoiles ! On en a pour une bonne demi-heure, expliqua Pietro.

Comme dans un scénario qui les dépassait, les deux amants se retrouvèrent seuls. Il faisait chaud, les braises avaient remplacé les flammes. Ils étaient à présent face à face, muets, déconnectés du monde. Laurence l'avait accueilli en elle comme jamais. Pour toujours, comme une unique et ultime fois. Luc ne bougeait plus dans ce corps qu'il connaissait, comme soudé pour l'éternité. Une félicité au-delà de ce qu'ils avaient pu vivre jusqu'alors. Une étreinte immobile, où tous leurs sens se répondaient parfaitement. La magie les possédait, ils ne se quittèrent pas une seconde du regard, comme pour ne pas se perdre. Ils venaient de se donner l'un à l'autre, se déversant tout l'amour de l'univers.

leurs sacs et installé un bivouac de fortune. Allongés face à face, ils souriaient de l'absurdité de la situation. Qu'étaient-ils venus faire dans cette galère ? Ils ne le savaient que trop et la jeune femme ne pouvait pas oublier sa présence dans cet endroit, il n'y a pas si longtemps et dans des circonstances tellement différentes. Ils échangèrent quelques mots le plus bas possible, le visage très proche l'un de l'autre. À cette distance, il pouvait voir l'iris de ses yeux clairs où défilait une succession d'états d'âme : étonnement, tristesse profonde, révolte, interrogation, gratitude. La lumière de la lune lui permettait cette contemplation. Elle ne percevait que l'acuité du regard brun de son interlocuteur qui tournait le dos à la fenêtre. Alors, comme une évidence, hors du temps et de la réalité rugueuse¹⁶, elle vint se blottir contre lui, qui sans un mot, l'accueillit entre ses bras. Elle soupira, ferma les yeux et s'endormit sans tarder. Il s'astreint à ne pas bouger pour ne pas la réveiller. Elle sentait bon, sa chaleur et sa respiration paisible le rassuraient. À deux ou trois reprises, pendant son sommeil, elle déplaça ses jambes, étira le bas de son corps, pour mieux se lover ensuite. Elle grommela aussi une ou deux phrases incompréhensibles. À chaque fois, elle se réfugiait un peu plus contre lui. Il ressentait une émotion poignante et complexe : d'une part, un instinct de protection très paternel comme avec sa fille quand elle était petite et malade ou triste. D'autre part, la jeune femme avait vingt-neuf ans, cela se compliquait. Il éprouvait sans se mentir une sorte de désir qui n'avait pas trait qu'au physique. Au fond, s'avoua-t-il pour de bon, elle me plaît depuis le début. Il soupira, dodelina et se dit qu'il était pathétique. Il termina son introspection par un : « Vieux con ! » qu'il énonça à voix basse. Sa « belle-de-nuit » remua, se sépara de lui, chantonna cinq secondes *Aux Marches du Palais*, puis, toujours endormie, le ceignit de ses bras, presque brutalement. « Ah non ! », pensa-t-il raisonnablement, mais il se contredit dans l'instant, « Ah oui ! Encore un peu ! » Pourtant il se disait qu'elle était avec Luc et pas avec lui.

16 Emprunté à Arthur Rimbaud

– Ça, c'est un point commun que vous avez avec Luc. Il se fourrageait tout le temps les cheveux et essuyait souvent ses lunettes.

– Ah !

– C'est prêt, je sers sur assiette, emportez la salade et la bouteille de vin s'il vous plaît.

La nuit atterrissait en douceur, la lumière des bougies leur parut suffisante. Ils passèrent à table.

– Excellent ! Bravo et merci, Laurence, je me régale.

Il mangeait avec élégance, bien qu'ayant un solide coup de fourchette. Cette constatation fit sourire son hôtesse.

– Vous faites plaisir à voir. Vous êtes comme ça dans tout ?

– Si ça ne vous ennuie pas, je préfère ne pas mélanger et rester au champagne, mais si vous le permettez, je goûterai quand même le Bordeaux dans votre verre.

– Oh que oui je le permets. Vous allez lire dans mes pensées...

– Ça ! La grande bousculade, les grands paradoxes dans cette jolie petite tête, hein ?

Et tandis qu'il lui resservait du vin :

– Inspecteur, cher Inspecteur, même si elle m'est très agréable, votre présence a une raison toute professionnelle, je crois. Alors, annoncez la couleur, je ne vous détesterai pas quoi qu'il en soit.

– Merci, Laurence, je ne savais pas trop comment y arriver.

Il lui expliqua les derniers développements, sans trop de détails sordides, mais c'était sûr, Luc avait été tué. Elle écouta sans sourciller, sans l'interrompre, dissimulant au mieux sa stupéfaction, sa révolte, sa tristesse. Et après un long temps de silence :

– Je me rends compte de plusieurs choses, d'abord votre boulot n'est pas facile, comme maintenant et vous m'accompagnez sans obligation de le faire. Ensuite, j'ai pensé un moment que Marc pouvait être le coupable par jalousie ou je ne sais quoi, j'ai eu peur, ultérieurement. À présent, Inspecteur, Luc était voué à ce genre de destin, trop pur, peut-être, trop fragile ? Il me manque, je suis très malheureuse et je l'ai adoré et lui aussi, c'est tout ce qui reste de

nous. Vous aviez raison, je n'oublierai jamais cet homme et l'absolu partagé, mais j'aime la vie encore et je pourrai aimer à nouveau, différemment, si ce n'est déjà fait. Je suis cinglée, mais sincère. Tenez, goûtez le rouge dans mon verre et peut-être qu'en lisant dans mes pensées vous y verrez plus clair que moi.

Elle se leva, se dirigea vers la platine, y déposa un disque : Rodrigo, *Fantaisie pour un Gentilhomme*.

— On fait une pause cigarette avant le dessert ? suggéra-t-elle à son retour, si vous n'êtes pas trop pressé.

— Bien volontiers. J'ai goûté le Pomerol, très bon choix. Néanmoins, je vous l'ai dit, il vaut mieux que je ne mélange pas les vins ni le reste d'ailleurs ! Mes propres pensées sont un vrai foutoir. Et puis tout ça, c'est trop con ! À part un fou, je ne vois pas qui aurait pu en vouloir à Luc au point de...

— Vous n'en avez pas une petite idée ?

— Non et j'ai peu de temps, bien que le juge ait été obligé de se rendre à l'évidence, il y a crime et il faut trouver le mobile et le coupable. C'est mon lot. Je compte beaucoup sur le week-end prochain à la Madone avec vos amis.

— Mais ils n'y sont pour rien !

— *A priori* non, mais les enquêtes recèlent parfois des surprises cuisantes, sans vouloir vous inquiéter.

— Oui, sans doute, vous le savez mieux que moi. Ça m'inquiète, avoua-t-elle, rapprochant sa chaise de celle de l'inspecteur.

— Et le dessert ? demanda-t-il pour faire diversion.